

COUSETTES ET LINGÈRES

Confection et entretien du linge à Paris au XIX^e siècle



Figure 1 : Albert Brichaut, *Lavoir dans le passage de la rue Saint-Paul à la rue Saint-Antoine*, 1880, photographie (tirage sur papier albuminé). Paris musée Carnavalet.



Figure 2 : UPF (Union photographique française), *Blanchisserie, immeuble rue de Belleville n°147*, février 1906, photographie (tirage au gélatino-chlorure d'argent). Paris, musée Carnavalet.

Pistes pédagogiques

→ Pourquoi les photographes ont-ils pris ces images ? Le sujet est-il original selon vous ? Que nous apprennent ces photographies sur la vie quotidienne du peuple à Paris ?

→ Situez les deux endroits d'où ont été prises les photographies. Quand la commune de Belleville a-t-elle été rattachée à la capitale ?

→ Le lavoir photographié par Albert Brichaut évoque celui décrit par Émile Zola dans *l'Assommoir*. De même, la photographie de l'immeuble rue de Belleville n'est pas sans rappeler la blanchisserie de Gervaise. Comparez les photographies avec les extraits du roman d'Émile Zola cités plus loin dans le dossier.

Un peu d'histoire

I – Petite histoire du corps et du linge

Au XIX^e siècle, le regard porté sur le corps évolue. Jusque là, les pratiques d'hygiène consistaient essentiellement à changer de linge et à se « frotter ». Petit à petit, l'idée de la nécessité de la propreté du linge et du corps – qu'ils soient visibles ou non – s'impose. Linge de maison et linge de corps deviennent de plus en plus présents dans les familles et sont surtout lavés de plus en plus fréquemment. La lessive annuelle ou bisannuelle n'existe plus que dans les zones rurales ou chez les familles très aisées, qui possèdent beaucoup de linge. En conséquence, les métiers liés à sa confection et à son entretien se développent largement.

II – Confection et entretien du linge au XIX^e siècle

Le travail du linge, au XIX^e siècle, regroupe un grand nombre de métiers, de la marchande de mode au mercier, du tailleur à la blanchisseuse, en passant par la couturière. Pendant des siècles, les tailleurs ont été les seuls autorisés à habiller les hommes et les femmes. Le terme de couturière s'appliquait alors à l'activité très humble de lingère ou de couseuse, qui consiste à réparer ou à faire de menues retouches. Pourtant, vers le milieu du XVII^e siècle, les couturières obtiennent la reconnaissance de ce corps de métier et acquièrent le droit de fabriquer, pour les femmes exclusivement, les vêtements de dessous : robes de chambre, jupes, corps de jupe et camisoles¹. Au cours du XVIII^e siècle, la loi s'assouplit et les couturières ont le droit de confectionner des robes de dessus, corps, corsets et paniers baleinés, et aussi celui de poser toutes les garnitures, concurremment avec les marchandes de mode. Au XIX^e siècle enfin, et durant la première moitié du XX^e siècle, la couturière connaît son âge d'or, qu'elle soit artisan à son compte habillant sur mesure les bourgeoises du quartier, petite main ou cousette² dans les ateliers de haute couture ou employée dans les usines de confection. Le prêt-à-porter vendu dans les grands magasins réduira couturières et tailleurs artisanaux à des salaires de misère et des horaires harassants.

Le lavage du linge a également engendré plusieurs métiers. Au Moyen-âge, les lavandiers et les lavandières³ étaient rares, car dans la plupart des familles aisées, le linge était lavé à la maison. Pour blanchir les tissus, on se servait de cendres de bois : versée dessus, l'eau traversait le linge en emportant la potasse contenue dans les cendres après une longue décantation⁴. Une fois « coulée », la lessive était rincée, tordue, battue au lavoir. Vers la fin du XV^e siècle sont apparus les premiers bateaux-lavoirs sur la Seine. Les blanchisseuses de gros étaient établies sur la rive gauche, vers le Gros-Caillou et la Grenouillère (l'actuel quai d'Orsay). Les premières blanchisseries industrielles sont fondées à la fin du XVIII^e siècle. Buanderies publiques, créées sous forme de sociétés par actions, et lavoirs privés se multiplient dans la capitale à partir du milieu du XIX^e siècle et recourent à la machine à vapeur pour la cuisson et le lavage du linge. Les blanchisseries artisanales, comme celle de Gervaise dans *l'Assommoir* d'Emile Zola, s'occupent de l'entretien du linge fin et du repassage.

Il existe en 1847 à Paris 1 966 entreprises de lingerie et de chemiserie, dont l'écrasante majorité emploie moins de dix ouvriers. Les plus importantes sont presque toutes situées au centre, dans les actuels III^e et IX^e arrondissements. Sous le Second Empire, elles sont moins nombreuses, mais leur chiffre d'affaires a triplé. Deux ouvrières sur trois travaillent en fait « en chambre », c'est-à-dire à

¹ La camisole est un chemisier de femme.

² Terme familier désignant une ouvrière employée dans les maisons de couture ou de modes, tout comme la « grisette ».

³ Femmes dont la profession est de laver le linge.

⁴ Le sel de potasse contenu dans les cendres de bois possède la propriété de dissoudre les graisses et donc de laver.

domicile. Chargées du linge de maison, elles gagnent moins bien leur vie que les couturières, favorisées par l'émergence de la haute couture, et que les blanchisseuses, dont le métier est plus physique.

À la fin du Second Empire, Paris compte environ 70 000 blanchisseuses qui exercent surtout dans des entreprises privées, où elles louent l'une des quelques 37 000 places disponibles. En 1849, on compte 94 bateaux-lavoirs, peu à peu remplacés par les lavoirs de terre ferme : ils sont 182 en 1886, surtout installés dans les quartiers populaires.

Le lavage du linge est un métier très éprouvant : l'atmosphère chaude et humide du lavoir, le maniement du linge sale et mouillé et l'usage d'eau glacée l'hiver favorisaient la diffusion de certaines maladies, notamment de la tuberculose.

L'entretien du linge va être facilité au XIX^e siècle par l'introduction de la soude artificielle, qui remplace la cendre, difficile à trouver en ville. On utilise également de l'eau de javel⁵ et du « bleu » de lavage⁶. Il s'agit désormais de faire bouillir le linge puis de le savonner et enfin de le rincer et de l'essorer en le battant, avant de l'étendre et de le repasser. La diffusion de la lessiveuse domestique permet aux familles bourgeoises de faire bouillir le « petit linge » par les bonnes, mais les autres étapes sont confiées à des professionnelles. Le repassage peut aussi être réalisé à domicile mais, souvent, il est effectué par des repasseuses en atelier : c'est à cette époque qu'apparaît la planche à repasser.

Le manque de place pour des établissements industriels fit que cette activité déserta la capitale avant la fin du XIX^e siècle pour se concentrer dans quelques communes de banlieue, comme Boulogne, Courbevoie, Suresnes ou Gentilly. Cette activité industrielle nouvelle, spécifiquement féminine, reste un lieu de convivialité féminine. Le personnage de la blanchisseuse devient, selon Alain Corbin⁷, une sorte de mythe, comme en témoignent le tableau d'Edgar Degas et le roman d'Emile Zola.

III – « Cousettes » et blanchisseuses : représentations

Essentiellement féminins, les métiers du linge font l'objet d'une production artistique et culturelle abondante. Parce qu'ils supposent un travail individuel et une circulation libre des femmes dans la ville, ils véhiculent une image extrêmement forte : les ouvrières à l'aiguille et les lingères, qui travaillent à domicile dans des conditions extrêmement précaires, sont considérées comme autant de « grisettes » et de femmes potentiellement vénales. Les lavandières et les repasseuses sont touchées dans une moindre mesure par cette image : c'est la force physique que demande leur travail et surtout le lieu dans lequel elles se trouvent qui retient l'attention des artistes comme des autorités. En effet, le lavoir est un lieu de travail et de circulation exclusivement féminin et, à ce titre, soi-disant dangereux. Il est censé être le lieu du scandale et de la rumeur nées des traces indiscretes que laisse le linge, à une époque où le souci de la vie privée se fait de plus en plus présent.

⁵ Le chimiste Claude-Louis Berthollet (1748-1822) est l'inventeur de l'eau de Javel, dont la propriété blanchissante est due à l'association du chlore et de la potasse.

⁶ Ou bleu de méthylène, qui a également une action blanchissante.

⁷ Voir l'article d'Alain Corbin paru en 1986 dans *Ethnologie française*. Repris dans l'ouvrage du même auteur, *Le Temps, le Désir et l'Horreur* ; Paris, Aubier, 1991, Chap. « Le grand siècle du linge » (pp. 23-52).

Art et littérature

Les deux photographies font écho aux préoccupations naturalistes et sociales d'Émile Zola. Dans *l'Assommoir*, publié en 1877, l'écrivain fait le récit de l'existence de la blanchisseuse Gervaise Macquart, petite provinciale montée à Paris. Le roman évoque la déchéance – liée à l'alcool – d'une famille de milieu ouvrier, et provoque un scandale en 1876, lors de sa parution en feuilleton.

L'Assommoir, qui s'inscrit dans le cycle romanesque des *Rougon-Macquart*, histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire, illustre la vision sociologique de Zola : les déterminismes sociaux, l'hérédité – véritable obsession chez l'écrivain – et les fatalités naturelles influent sur le destin des personnages. Le romancier dresse un tableau très sombre de la misère du peuple parisien, où les faibles comme Gervaise sont broyés, malgré une lutte sans merci.

1/ Avant la déchéance qui attend Gervaise, cette dernière connaît une éphémère ascension sociale. Elle est propriétaire d'une blanchisserie, que Zola présente de la manière suivante :

La boutique de Gervaise :

« De loin, au milieu de la file noire des autres devantures, sa boutique lui apparaissait toute claire, d'une gaîté neuve, avec son enseigne bleu tendre, où les mots : Blanchisseuse de fin, étaient peints en grandes lettres jaunes. Dans la vitrine, fermée au fond par de petits rideaux de mousseline, tapissée de papier bleu pour faire valoir la blancheur du linge, des chemises d'homme restaient en montre, des bonnets de femme pendaient, les brides nouées à des fils de laiton. Et elle trouvait sa boutique jolie, couleur du ciel. » (Émile Zola, *L'Assommoir* ; Paris, Librairie Générale Française, 1996, pp. 181-182).

2/ Émile Zola s'attache à décrire le travail du linge. Voici deux extraits montrant Gervaise occupée à repasser et à trier le linge dans sa boutique :

Séance d'amidonage :

« [Gervaise] était accroupie par terre, devant une terrine, occupée à passer du linge à l'amidon. En jupon blanc, la camisole retroussée aux manches et glissée des épaules, elle avait les bras nus, le cou nu, toute rose, si suante, que les petites mèches blondes de ses cheveux ébouriffés se collaient à sa peau. Soigneusement elle trempait dans l'eau laiteuse des bonnets, des devants de chemises d'homme, des jupons entiers, des garnitures de pantalons de femme. Puis elle roulait les pièces et les posait au fond d'un panier carré, après avoir plongé dans un seau et secoué sa main sur les corps des chemises et des pantalons qui n'étaient pas amidonnés. » (id., p. 189).

La puanteur du linge :

Madame Bijard, une maîtresse laveuse, demande à Gervaise de lui donner le linge à laver :

« Gervaise pourtant venait de commencer un bonnet appartenant à Mme Boche, qu'elle voulait soigner. Elle avait préparé de l'amidon cuit pour le remettre à neuf. Elle promenait doucement, dans le fond de la coiffe, le polonais, un petit fer arrondi des deux bouts, lorsqu'une femme entra, osseuse, la face tachée de plaques rouges, les jupes trempées. C'était une maîtresse laveuse qui employait trois ouvrières au lavoir de la Goutte-d'Or.

"Vous arrivez trop tôt, madame Bijard ! cria Gervaise. Je vous avais dit ce soir... Vous me dérangez joliment, à cette heure-ci ! "

Mais comme la laveuse se lamentait, craignant de ne pouvoir mettre couler le jour même, elle voulut bien lui donner le linge sale tout de suite. Elles allèrent chercher les paquets dans la pièce de gauche où couchait Etienne⁸, et revinrent avec des brassées énormes, qu'elles empilèrent sur le carreau, au fond de la boutique. Le triage dura une grosse demi-heure. Gervaise faisait des tas autour d'elle, jetait ensemble les chemises d'homme, les chemises de femme, les mouchoirs, les chaussettes, les torchons. Quand une pièce d'un nouveau client lui passait entre les mains, elle la marquait d'une croix au fil rouge pour la reconnaître. Dans l'air chaud, une puanteur fade montait de tout ce linge sale remué.

"Oh ! là là, ça gazouille⁹ ! dit Clémence¹⁰, en se bouchant le nez.

– Pardi ! si c'était propre, on ne nous le donnerait pas, expliqua tranquillement Gervaise. Ça sent son fruit, quoi !... Nous disions quatorze chemises de femme. N'est-ce pas, madame Bijard ?... quinze, seize, dix-sept..."

Elle continua à compter tout haut. Elle n'avait aucun dégoût, habituée à l'ordure ; elle enfonçait ses bras nus et roses au milieu des chemises jaunes de crasse, des torchons raidis par la graisse des eaux de vaisselle, des chaussettes mangées et pourries de sueur. » (id., p. 191).

Pistes pédagogiques

- Identifiez les différentes activités que nécessite le travail du linge. Qu'est-ce que l'amidonage ?
- Où se trouve le quartier de la Goutte-d'Or dans Paris ?
- Comparez Gervaise avec le tableau des *Repasseuses* d'Edgar Degas, présent dans l'exposition. Deux femmes sont saisies en plein travail dans une blanchisserie : l'une baillant, une bouteille de vin à la main, et l'autre repassant avec énergie, courbée par le travail. Elles semblent épuisées. A laquelle Gervaise ressemble-t-elle le plus selon vous ?

3/ Enfin, Émile Zola décrit de façon très détaillée le lavoir de Madame Bijard, auquel travaillera Gervaise lorsqu'elle sera obligée de céder sa boutique :

Le lavoir de la Goutte-d'Or :

« C'était un immense hangar, à plafond plat, à poutres apparentes, monté sur des piliers de fonte, fermé par de larges fenêtres claires. Un plein jour blafard passait librement dans la buée chaude suspendue comme un brouillard laiteux. Des fumées montaient de certains coins, s'étalant, noyant les fonds d'un voile bleuâtre. Il pleuvait une humidité lourde, chargée d'une odeur savonneuse, une odeur fade, moite, continue ; et, par moments, des souffles plus forts d'eau de Javel dominaient. » (id., pp. 61-62).

« Le long des baquets, de nouveau, s'agitait une fureur de bras, des profils anguleux de marionnettes aux reins cassés, aux épaules déjetés, se pliant violemment comme sur des charnières. Les conversations continuaient d'un bout à l'autre des allées. Les voix, les rires, les mots gras, se fêlaient dans le grand gargouillement de l'eau. Les robinets crachaient, les seaux jetaient des flaquées¹¹, une rivière coulait sous les batteries. C'était le chien¹² de l'après-midi, le linge pilé à coups de battoir. Dans l'immense salle, les fumées devenaient rousses, trouées seulement par des ronds de soleil, des balles d'or, que les déchirures des rideaux laissaient passer. On respirait l'étouffement tiède des odeurs savonneuses. Tout d'un coup, le hangar s'emplit d'une buée blanche ; l'énorme couvercle du cuvier où

⁸ Le fils cadet de Gervaise.

⁹ Pue.

¹⁰ Une des deux employées de Gervaise.

¹¹ Jets brutaux de liquide.

¹² Le coup de feu.

bouillait la lessive montait mécaniquement le long d'une tige centrale à crémaillère ; et le trou béant du cuivre, au fond de sa maçonnerie de briques, exhalait des tourbillons de vapeur, d'une saveur sucrée de potasse. Cependant, à côté, les essoreuses fonctionnaient ; des paquets de linge, dans des cylindres de fonte, rendaient leur eau sous un tour de roue de la machine, haletante, fumante, secouant plus rudement le lavoir de la besogne continue de ses bras d'acier. (id., pp. 78-79).

Pistes pédagogiques

→ **En quoi ces descriptions sont-elles très réalistes ? Le travail des ouvrières vous semble-t-il éreintant ? Évoquez l'évolution et la disparition de ces métiers.**

L'écrivain porte un regard technologique et ethnologique. Il a effectué un travail de documentation et d'observation préalable : il s'est rendu dans un lavoir et a pris des notes destinées à nourrir son histoire. Pour chaque roman, il constituait un « dossier préparatoire », avec le plan détaillé du livre par chapitres, la description des personnages, l'ébauche du récit et des notes. Il est également sensible au fonctionnement technique du lavoir. Rappelons que son père était ingénieur.

→ **Citez les mots qui évoquent les formes de convivialité féminine (commérage, rires).**

→ **Comparez la boutique de Gervaise et le lavoir de la Goutte-d'Or (dimensions, nombre d'employées, travail effectué, bruits, etc.).**

→ **Possibilité d'étudier *La Blanchisseuse*, de Daumier (1863), œuvre également présente dans l'exposition. Se reporter éventuellement au dossier pédagogique sur Daumier pour en savoir plus sur cet artiste.**

→ **Possibilité de travailler sur *La chanson de l'aiguille*, chanson qui se trouve dans le répertoire de chansons populaires (dossier d'accompagnement culturel).**

Bibliographie et liens

Blanchisseuses, laveuse, repasseuse, La femme, le linge et l'eau ; catalogue d'exposition, Écomusée de Fresnes, 1986.

Fierro, Alfred, *Histoire et dictionnaire de Paris* ; Paris, Robert Laffont, 1996, p. 810 « Couturière » et « Blanchisseuse ».

Daumier, *La Blanchisseuse* : œuvre commentée sur www.histoire-image.org.

Degas, *Les Repasseuses* : œuvre commentée sur le site du musée d'Orsay, www.musee-orsay.fr et sur www.histoire-image.org.

Zola, Émile, *L'Assommoir* ; Paris, Librairie Générale Française, 1996, 567 p. : et notamment l'introduction de Jacques Dubois (pp. 5-48) et la partie intitulée « Textes et documents » (pp. 515-562). Voir aussi la version numérisée sur google.books.